

«Les émigrés sont toujours multilingues...»

2 extraits de *Gatti's Variétés*, le dernier roman d'Anne Cuneo

Nous avons demandé à Anne Cuneo si, 10 ans après sa très belle contribution de 2004, *Babel dans ma tête*, elle voulait bien tracer une sorte de bilan... et nous faire part de son constat, à travers un nouvel article. Nous avons souligné que certes, entre-temps, bien des choses avaient changé, évolué... voire empiré, certaines.

«Je disais il y a dix ans (dans une contribution (...) avec laquelle je suis parfaitement d'accord) que je me sentais incapable de faire de grandes théories sur le multilinguisme. J'en suis toujours là.» Elle ajoute aujourd'hui, qu'une analyse *«présuppose des connaissances précises dans un domaine que je n'ai suivi que de l'extérieur, dans la mesure où, comme je pratique les quatre langues nationales et quelques dialectes, et même la cinquième, l'anglais, je passe de l'une à l'autre sans grande réflexion.»*

Réfléchir sur et parler de multilinguisme est affaire de spécialistes, de chercheurs... les migrants (comme les voyageurs du passé) le pratiquent sans y prendre garde; *«Les émigrés sont toujours multilingues...»* affirme Anne Cuneo qui en est un témoin excellent.

Elle préfère donc nous proposer plutôt une *«illustration par l'exemple»* avec des passages de son dernier roman, *«Gatti's variétés»*¹ qui se passe en 1850-60 dans la communauté tessinoise à Londres, entre anglais, italien et français.

Ces extraits, conclut-elle, *«illustrent, me semble-t-il, à quel point le multilinguisme est omniprésent dans tout milieu de toute émigration – car l'émigration me semble être à la racine du multilinguisme.»*

Un témoignage littéraire, d'une vraie plurilingue sur le multilinguisme, qu'elle nous fait partager: nous la remercions de la part de tous nos lecteurs.

Mireille Venturelli

¹ *Gatti's Variétés*, roman, éd. Bernard Campiche, 2014.



Avril 1851. Le petit Nicola a six ans: c'est un petit italien, né à Londres, orphelin, recueilli par une famille tessinoise, les Gatti de Dongio. Tout le monde parle dialecte, Nicola anglais et un mélange entre dialecte et italien.

«...le petit, sera-t-il prêt [pour l'école]?», a demandé, songeur, Zio Giovanni.

«Je ne doute pas qu'il sera prêt, tu as vu comment il lit?»

Il s'est tourné vers moi.

«Je te préviens qu'il n'est plus question du Château d'Otrante, il...»

«Je l'ai lu en entier, de toute façon.» Du regard, Zio Carlo a appelé le ciel à son secours.

«Il est exclu que d'ici le mois de septembre tu lises autre chose que la Bible, et plus précisément les quatre Évangiles. On veut que tu sois capable de les lire et de les réciter, alors autant t'exercer. Il veulent aussi que tu saches écrire et compter. Par conséquent, je te prie de t'appliquer le dimanche. Je n'ai pas peur pour ce qui est de compter, mais l'écriture, c'est difficile.»

«Il va falloir qu'on achète une Bible», a constaté Zio Giovanni, «la nôtre est en italien.»

«M. Stephenson va lui en apporter une en anglais.»

«Et quand va-t-il s'exercer à toutes ces choses, si tu le fais travailler toute la journée?»

Zio Carlo a eu un petit sourire.

«Compte sur lui, il lira les Évangiles comme il a lu Le Château d'Otrante, entre deux additions. Si la vente des glaces marche comme je l'espère cet été, j'aurai de quoi lui en acheter une moi-même. En ce moment, je suis au penny près.»

«Je peux voir ce Château d'Otrante?», a demandé Zio Giovanni.

J'ai couru le chercher, je le gardais sous ma paillasse. Zio Giovanni l'a feuilleté, il a lu les premières pages, et je me disais qu'il ne comprenait rien, car Zio Giovanni vivait depuis des années en France, et ne parlait pas plus de trois mots d'anglais. Mais il s'occupait régulièrement de ses enfants, Agostino, l'aîné, et Stefano, le cadet, qui allait désormais à l'école avec son frère. Tout ce monde habitait à Holborn en attendant que Zio Giovanni trouve quelque chose d'abordable. Il faut croire qu'il avait déjà lu Le Château d'Otrante dans sa langue, car il s'est mis à me poser des questions sur l'intrigue, auxquelles je me suis efforcé de répondre. Il a fallu un certain temps pour qu'il déclare:

«Mmm... Oui, je crois que ça va aller.»

«Ça va certainement aller», est intervenu, sec, Zio Carlo. «Mais j'ai dit à ces messieurs qu'il était exclu que je te lâche avant la fermeture de l'Exposition universelle. On a besoin de tout le monde, cet été.»

M. Stephenson est venu au café quelques jours plus tard avec les Évangiles.

«Lis-moi quelque chose», a-t-il ordonné en me tendant le livre. J'ai lu quelques lignes, il a écouté attentivement. «Oui, je vois que tu sais vraiment lire. Tu sais compter, tu sais même multiplier. Apprends bien tes Évangiles, et pendant ce temps, je vais faire en sorte que tu puisses aller à l'école.»

«Merci, Monsieur. Euh... Il paraît qu'à l'Exposition universelle il y aura une de vos locomotives.»

«Oui, c'est vrai. Et alors?»

«J'aimerais bien la voir.»

«Je vais voir ce que je peux faire. Quant à toi, garde précieusement cette Bible, c'est un livre qui accompagne toute une vie.»

Mais il n'a rien dû pouvoir faire car, quelques heures ou quelques jours plus tard, Zio Carlo, qui était partout et nulle part à la fois, a décrété que je veillerais sur la maquette de la machine à faire le chocolat pendant au moins quelques jours. Pas tout seul, mais je serais là, auprès d'un adulte, un cousin de Zio Carlo, Giustino, dont l'anglais était particulièrement approximatif.

Le révérend Toogood, à qui j'ai raconté ce que j'estimais être mon aubaine, a froncé les sourcils.

«Il faudrait qu'au moins tu parles un anglais correct.»

Je l'ai regardé étonné.

«Je ne parle pas... euh, comment avez-vous dit?»

«Un anglais correct. Non, tu ne parles pas un anglais correct, et si je n'étais pas un familier de ce quartier, parfois je peinerais à te comprendre. Tu as éliminé le vocabulaire le pire des bas-fonds, mais il te reste beaucoup à faire.»

Et ainsi, le dimanche, il a ajouté une heure pendant laquelle il me faisait apprendre des sons censés éliminer mon accent cockney, c'est ainsi qu'il qualifiait mon parler. Il m'asseyait sur une chaise et me forçait pendant de longues minutes à prononcer «plaine» au lieu de «plaane», «chaîne» au lieu de «chaane», «manger» au lieu de «becter», «je suis» au lieu de «j'suis», «je suis venu» au lieu de «j'm'ai rappliqué», et ainsi de suite.

A seize ans, Nicola, qui est un prodige des mathématiques, se rend à Zürich pour étudier à l'Ecole polytechnique, où les cours se donnent principalement en allemand.

Ma première année s'est ainsi passée tout entière entre mathématiques, cours d'allemand, et cours d'italien. Oui, cours d'italien. Par curiosité, j'étais allé suivre un cours de littérature italienne chez le professeur Arduini. Je n'avais rien compris. Il me semblait qu'il parlait une langue étrangère, de laquelle émergeaient quelques vocables familiers. J'ai pris mon courage à deux mains, et je suis allé voir le professeur. Chez les Gatti, la plupart des gens parlaient, outre le dialecte de la vallée de Blenio, l'italien. Ceux qui venaient de Suisse étaient tous allés à l'école. Je n'avais pas de souvenir de l'italien de ma mère, mais il était sans doute simple, pauvre en vocabulaire, elle était elle-même une enfant abandonnée sans instruction. Le professeur a aussitôt confirmé mes soupçons.

«Vous parlez un italien étrange, jeune homme.»

«Euh, je l'ai appris à Londres, d'une mère italienne et d'un père adoptif tessinois.»

«Ça s'entend. Avez-vous suivi des cours d'italien?»

J'ai fait un petit signe de dénégation.

«Vous avez appris la grammaire?»

Encore un non muet.

«Et alors, par quel miracle pensez-vous pouvoir suivre des cours de littérature?»

«Neuf années de latin, sept de grec, je me suis dit...»

«Avez-vous étudié la littérature anglaise?»

«Un peu. Ce n'était pas mon intérêt principal.»

«Vous êtes venu me demander un conseil?»

«Oui, Professeur.»

«Très bien, je vais vous le donner.»

Il s'est levé, a pris un livre sur son étagère et l'a posé devant moi.

«Vous allez étudier cette grammaire, qui est excellente, et faire les exercices qu'elle contient. Vous viendrez à mes cours de littérature même si vous ne comprenez rien. Vous finirez par comprendre. Quelle est votre branche principale d'études?»

«Les mathématiques. Plus tard, j'étudierai les machines, peut-être les ouvrages d'art.»

«Je ne me fais donc aucun souci pour vous, les mathématiciens sont tous excellents en langues. Revenez me voir, disons dans six mois. On verra où vous en êtes.»

Je me suis levé, il m'a serré la main, et je me suis dirigé vers la porte.

«Ah! Martin?»

Je me suis retourné.

«Essayez de ne pas passer tout votre temps libre avec vos amis tessinois, cherchez-vous quelques amis italiens, il y en a. Ça vous aidera à acquérir la langue de Dante.»

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire.

«À vos ordres, Professeur», et je suis sorti.



Des émigrants européens débarquant au port d'Ellis Island (New York) à la fin du XIX^e siècle.